

Carrières et pierre d'Euville

Histoire, paysages, utilisations à Toul



Ce village de 1000 habitants, hors communes associées, se trouve près de Commercy ; il est construit sur un contrefort bordé à l'ouest par la vallée de la Meuse et à l'est par une trouée venant de la plaine de la Woëvre. Aussitôt débute en pente assez douce la rive droite des Côtes de Meuse, occupée par les champs et les bois, qui replonge plus abruptement dans la plaine. Les carrières se trouvent à flanc de colline.

Sans ses carrières, Euville serait resté un village insignifiant et ignoré de tous. Mais il en fut autrement car Robert II de Sarrebrück, seigneur de Commercy, donna en 1497 aux habitants d'Euville, une forêt dans laquelle se trouvaient des carrières de pierre déjà exploitées depuis fort longtemps. Cette forêt devint forêt communale et, quatre siècles plus tard, grâce à des locations perçues en francs or, Euville était qualifié de « village le plus riche de France ».

MAIS COMMENT S'EST FORMÉE CETTE ROCHE CALCAIRE ?

Il y a 157 millions d'années, notre partie du globe était recouverte par une mer tropicale corallienne peu profonde, essentiellement peuplée de crinoïdes et notamment d'encrines ou lis de mer. La tige des encrines se compose de segments calcaires superposés à 5 branches, appelés entroques mais plus connus par les

Lorrains sous le vocable d'« étoiles de Sion ». Accumulés au cours du jurassique moyen, les sédiments constitués des dépouilles d'animaux marins ont formé des dunes au gré des mouvements de la mer et des variations de son niveau. Sous l'action combinée de phénomènes biologiques, chimiques et physiques (la diagénèse), ces dépôts meubles se sont compactés pour former une roche sédimentaire. Cette transformation a donné naissance à la pierre d'Euville, parfois dénommée entroquite.

GISEMENTS ET UTILISATION DE CETTE PIERRE

Autant de dunes sédimentaires de toutes dimensions, autant de gisements qui se côtoient, en forme de lentilles convexes. Les gisements présentent des blocs atteignant parfois 15 à 20 mètres de hauteur, avec des couches de qualité différente, appelées de haut en bas : Jévaux, Construction, Marbrier, puis à nouveau Jévaux. Par endroits on trouve la Statuaire, pierre à grain plus fin et régulier, que l'on réserve à la sculpture.

L'appellation commerciale de « Pierre d'Euville » concerne aussi la pierre provenant des carrières de Lérouville, proches de 12 km et exploitées par les mêmes compagnies, ainsi que les pierres provenant d'autres carrières environnantes de même qualité, comme Vignot, Boncourt, Mécrin.



Mairie d'Euville, style École de Nancy.

La densité de cette pierre est de 2,4. Ses qualités sont une très grande résistance à l'écrasement et aux intempéries, ce qui conduit à une utilisation principalement en soubassements des constructions. Ce

sera le cas pour les immeubles haussmanniens. Mais elle a aussi été utilisée pour la construction d'édifices entiers, comme la mairie d'Euville ou les demeures Art Nouveau à Nancy, comme aussi divers châteaux, palais royaux, églises, banques, notamment en Belgique et Pays Bas.

L'Euville est plus rarement sculptée en raison de sa dureté. Elle compose cependant les vasques des fontaines place Stanislas à Nancy. Elle a aussi très souvent servi pour de nombreux monuments aux morts, stèles, mémoriaux, comme ceux du Montsec (en partie) ou de l'Argonne, de la Voie Sacrée, des Épargés, par exemple.

La dernière commande importante en pierre d'Euville a été la réalisation, en 2005, de 20 grandes colonnes cannelées pour le Métropolitain Muséum de New York. Avec 6 mètres de hauteur et 1 mètre de diamètre, ces colonnes taillées en tronçons de un mètre ont occupé l'atelier de taille de Lérouville pendant de nombreux mois. Une partie de ces colonnes a été utilisée en façade du musée, le reste était destiné aux salles des sculptures romaines et des sculptures grecques.



Salle des sculptures romaines, Métropolitain Muséum of Art de New York.

C'est le moment de dire que le socle de la statue de la liberté de New York n'est pas en pierre d'Euville mais en granite légèrement rosé extrait d'une carrière beaucoup plus proche, celle de Rhodes Island, dans le Massachusetts. En revanche, la petite réplique en bronze de la statue, offerte par les Américains et installée à Paris sur l'Île aux Cygnes, a bien son socle en Euville.



**LES CARRIÈRES S'INDUSTRIALISENT DÈS LE 19^e SIÈCLE
AVEC LES COMPAGNIES CIVET PUIS FÈVRE.**

La carrière communale se situe en bordure nord de la forêt, mais d'autres carrières ont été ouvertes depuis fort longtemps dans les champs voisins. Une partie de ces carrières est sur le territoire de Vignot, comme Sanban, les Willery ou la Sablière pour une moitié. Les autres sont à Euville, comme la Tranchée, la Vieille Carrière, la Grande Carrière. Toutes ensemble ont répondu aux demandes de constructions mais aussi ont fait face aux gros besoins consécutifs à la construction des ouvrages d'art du Canal de la Marne-au-Rhin (écluses, ponts, ports) et des voies ferrées Paris-Strasbourg ou Nancy-Metz (tunnels, gares, quais). Nous sommes dans les années 1840 et un peu plus.

LA COMPAGNIE CIVET

D'origine ardennaise, Félix Civet était entrepreneur de travaux publics et, à ce titre, utilisait la pierre d'Euville dont il connaissait les qualités. Son fils, également prénommé Félix, était salarié aux carrières de pierre Letellier dans les environs de Paris, carrières arrivées à épuisement. En 1853, à seulement 23 ans,

Félix Civet fils se lance dans l'exploitation de pierre de taille, il créa la Société « Civet Fils et C^{ie} », devint marchand-carrier et livra sur chantier à Paris son premier bloc d'Euville le 9 mars 1853.

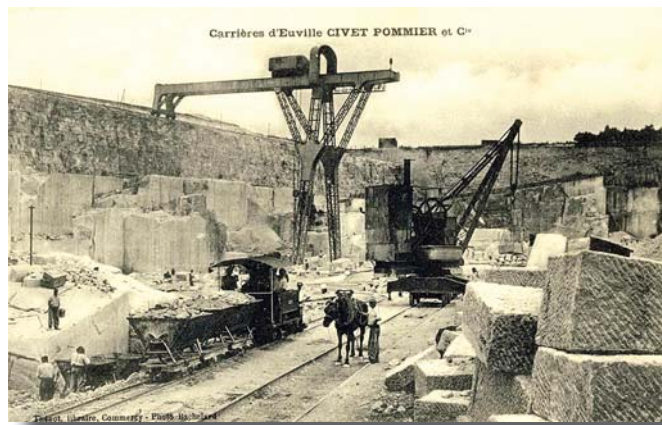
Les travaux du préfet Haussmann deviennent un marché sans limites et assurent la croissance de Civet qui ouvre tout aussitôt des carrières à Lérouville.

Sur la partie privée des Carrières d'Euville, au lieu-dit « La Cantine », des installations techniques et une cité ouvrière voient le jour pour constituer un hameau conséquent. Sur deux côtés de la place étaient les ateliers avec les forges, les écuries et des logements à l'étage. Le petit côté se terminait par une belle bâtisse carrée avec horloge et clocheton, abritant en bas une école primaire à classe unique et au-dessus un logement coquet. Cette classe fut transférée en 1896 dans une école neuve, bâtiment d'architecte construit par la municipalité pour répondre à la montée démographique, le seul hameau des Carrières recensant à l'époque près de 600 âmes.

La cité ouvrière confirmait la conception paternaliste de l'entreprise Civet. Sur la rue, neuf logements de deux à quatre pièces se succédaient, tous avec une vaste cuisine avec pierre à eau et âtre, et derrière une grande chambre. Il y avait aussi le bûcher, des caves



**Le hameau Civet et la cité ouvrière
aux carrières d'Euville.**



**Le portique de 50 tonnes
dans la carrière Civet de la Tranchée.**



La carrière Civet de la Sablière.

et autres dépendances pour les élevages domestiques. Un passage voûté faisait le lien entre la rue et l'arrière. Il desservait aussi un autre bâtiment à usage d'habitation. Pour accéder à des pièces indépendantes situées à l'étage, les deux plus grands appartements, respectivement de trois et quatre pièces, avaient un escalier intérieur, les autres étaient desservis par un escalier extérieur à droite de la voûte et un autre contre le dernier logement.

Le hameau était adossé à un cavalier abrupt, résultat de l'entreposage des déchets de découvert et de carrière. Non encore végétalisé, le paysage est essentiellement minéral.

Tout contre cette cité et en se dirigeant vers la carrière de la Tranchée, se trouvent une salle d'épures, les ateliers de taille, la scierie, le portique, l'entrepôt extérieur des blocs, une maison à usage de bureaux comportant à l'étage un logement confortable. À l'arrière de la bâtisse une grande longueur de balustrades en belle pierre montrait le savoir-faire de l'entreprise. En façade était sculpté le logo Civet : une étoile à cinq branches,

cerclée et teintée de rouge, rappelant les segments des encrines.

Un peu plus loin, on entre dans la carrière de la Tranchée où le banc de pierre présentait une hauteur de 20 à 25 mètres. La carrière Civet est déjà très mécanisée au 19e siècle, notamment avec des trancheuses et un portique de 50 tonnes qui prend les blocs sur le front de taille pour les descendre au fond de la carrière. Ce portique présente la particularité unique d'avoir un pied dans le fond de la carrière et l'autre en haut du découvert. Au sol il est relayé par une grue sur rails, une locomotive et ses wagonnets, et encore des chevaux.

Civet exploitait une autre carrière toute proche, dite de La Sablière, située pour moitié sur le territoire de Vignot. S'agissant d'une autre lentille traversée par le chemin de Willery qui séparait les territoires, quand les deux fronts de taille Tranchée et Sablière se sont rapprochés, la jonction entre les deux carrières s'est faite par un tunnel en arc de cercle. Ce tunnel comportait un garage de sécurité pour les utilisateurs, il était doublé d'une galerie où l'on a extrait la pierre. Au-dessus de la Sablière, dans les champs bordant la forêt communale de Vignot, « le compresseur » est une véritable usine à fabriquer de l'air comprimé. L'épuisement de ce gisement est intervenu en 1974, entraînant des regroupements qui ont abouti à la création de la société Rocamat.

LA COMPAGNIE FÈVRE

Maître carrier d'origine Bourguignonne, Auguste Fèvre remporte en 1895 l'adjudication pour la Grande Carrière d'Euville, représentant presque 12 ha dans la forêt communale, la raison sociale étant alors « Renaud, Fèvre et C^{ie} » qui deviendra assez vite « Fèvre et C^{ie} ».



Cité ouvrière Fèvre à La Villette.

La compagnie installe ses ateliers et scierie sur le chemin de Gonfontaine, au lieu-dit « La Villette » soit un kilomètre en-deça des carrières. A l'image de Civet, le paternalisme prévaut et une cité ouvrière avec économat a été construite, qui existe encore aujourd'hui pratiquement en l'état.

Fèvre devient en 1901 le seul fermier de la commune, louant Vieille Carrière et Grande Carrière pour un total de 19 ha. Très vite il est confronté à une grève de ses ouvriers qui exigeaient le renvoi de tous les carriers italiens.

Une photo du front de taille nous donne une idée de l'ampleur du chantier, qui s'étendait sur 500 mètres de front soit toute la longueur de la lentille. Le front de taille est une véritable ruche, avec un très grand nombre de métiers distincts. Il y a d'abord les terrassiers dont le rôle est de dégager la couche de matériaux qui recouvre la pierre exploitable, souvent sur plus de vingt mètres d'épaisseur. Ce terrassement est réalisé conjointement sur trois niveaux par des équipes munies de crayons (barres à mine fines) et de pelles, qui chargent des wagonnets que l'on va vider sur les cavaliers. A l'ouverture d'une carrière, les déchets sont entreposés en dehors de la lentille, ensuite ils viennent combler la partie exploitée, les lieux d'entrepôt sont précisés dans les cahiers des charges des adjudications.

Sur le front de taille travaille conjointement un grand nombre d'équipes de carriers comprenant chacune jusqu'à une douzaine de personnes avec, à la tête de chacune d'elles, le chef de bloc. En-dessous, les ébaucheurs, chargés de la préparation des blocs, taillent leurs six faces en parallélépipèdes réguliers. Leurs outils sont la tranche, le têtou et l'équerre. Les sous-produits de l'extraction sont les moellons et la castine, que l'on valorise dans la construction des murs (maisons et clôtures).



Le front de taille de la Grande carrière Fèvre dans la forêt communale.

Les baux entre la Commune d'Euville et la Compagnie Fèvre stipulaient que la compagnie devait tenir en permanence à Euville un dépôt de trente mètres cubes de ces moellons, mis à disposition gratuite des habitants pour leurs besoins propres.

MANUTENTIONS ET TRANSPORTS

Au pied du front de taille se pose le problème de la manutention des blocs. Un outil fort utilisé était le « crapaud », treuil mobile muni d'une chaîne prolongée par un crochet que l'on place sur l'arête du bloc à retourner ou à charger. Quand l'espace le permet, un portique sur rails est installé au pied du front de taille, afin de charger chariots et wagonnets. Là où le portique s'arrête on a mis en place une grue sur rails à voie métrique, qui longe tout le front de taille. Le transport des blocs, moellons, castine, déchets et autres matériaux est une activité très importante dans une carrière. Il s'est longtemps fait par chariots et chevaux. Encore dans les années 1930 à Euville, les attelages emmenaient les pierres au port.

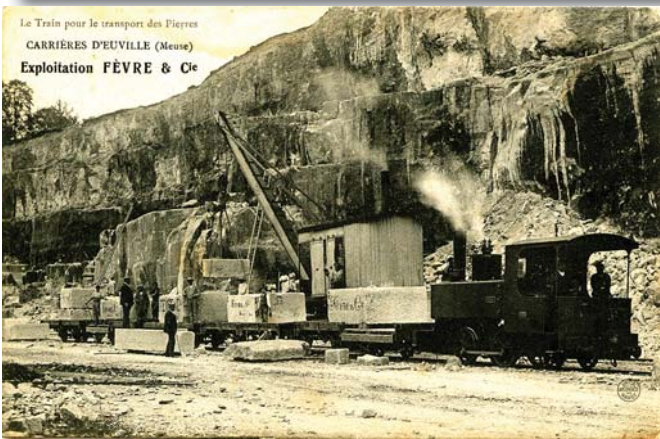
À la fin des années 1870 fut creusé le Canal de l'Est en vallée de Meuse. Initialement prévu le long de la voie ferrée, son tracé avait été détourné à la demande de Félix Civet pour se rapprocher du village d'Euville. Y ont donc été aménagés au pied de la Côte des Vignes deux ports, pour Civet et pour Fèvre, munis de portiques qui chargeaient les péniches à raison de 200 à 300 tonnes chacune. Pour acheminer les blocs de la carrière jusqu'aux ports et dans le prolongement jusqu'à la gare des Fours à Chaux à Sorcy (ils sont exploités par De Wendel mais le sol appartient à la commune d'Euville) plusieurs modes de locomotion ont été mis en œuvre.



Attelage de chevaux (Photo Devôge)



Le port Civet sur le canal de l'Est.

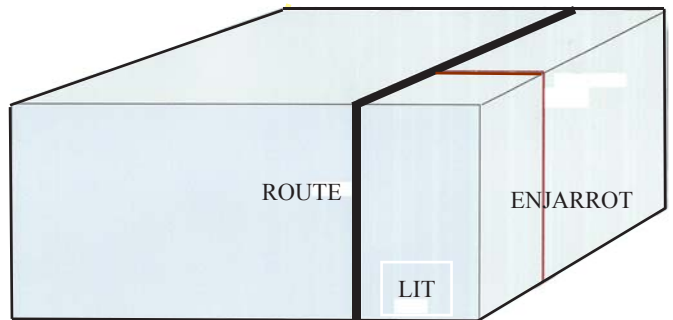


Le petit train Fèvre, dit « le tacot ».

En 1904 la commune construisit une voie ferrée métrique, surnommée « le tacot », qui a fonctionné pendant une cinquantaine d'années, avant que les camions ne la remplacent. Depuis fort longtemps, Fèvre possédait un véhicule à vapeur appelé « La Routière ». Montée sur des roues à bandages, elle tirait un ou deux chariots et prenait le chemin de Gonfontaine puis traversait le village d'Euville. Une carte postale ancienne l'a rendue célèbre. Tous les blocs qui partent à l'expédition sont marqués de Fèvre et Cie (c'est la même chose pour Civet) et portent le logo de la compagnie, qui était la croix de Lorraine. L'opération est coûteuse mais elle répond à un souci de promotion des Compagnies : imaginez ces blocs traversant sur une péniche ou un wagon la France, Belgique, Pays Bas, toutes destinations les plus courantes, avec les logos bien lisibles, l'effet « promotion » est évident.

ÉVOLUTION DES TECHNIQUES D'EXTRACTION DE LA PIERRE

Les bancs de roche ont subi des pressions au cours des millénaires, ne serait-ce que par leur propre poids mais aussi par les effets de la tectonique des plaques et notamment le soulèvement alpin. Cela a provoqué des failles verticales appelées routes. Par ailleurs les gisements présentent de minces couches horizontales qui ne se sont pas transformées en roche, séparant ainsi des lits plus ou moins rapprochés qui constituaient les bancs. Routes et lits vont faciliter la tâche des carriers en délimitant les volumes à extraire.



Découpe d'un bloc dans le banc de pierre
Représentons cela par un schéma. Voici le banc, voilà le bloc que l'on veut extraire. Deux côtés et le dessus sont déjà libres. Pour le fond, on va profiter d'un lit horizontal et, pour le côté intérieur, d'une route verticale. Reste à ouvrir le dernier des six pans, ici en couleur rouge. L'ouverture que l'on va pratiquer, par des méthodes qui ont évolué dans le temps, est appelée aujourd'hui encore un enjarrot.

Une des plus anciennes techniques consistait à ouvrir une tranchée. A largeur d'épaules, un enjarreur entaillait cette saignée à l'aide d'une tranche. Dans les vieilles carrières de Willery, qui ne disposaient pas de grands moyens, et qui présentaient des bancs de petite hauteur, les enjarrots se faisaient par forages contigus avec une mèche animée par un petit compresseur. Les blocs découpés ainsi sont très caractéristiques.

Déjà au 19^e siècle, Civet avait généralisé dans ses carrières l'utilisation des trancheuses. Se déplaçant sur un châssis, ces machines fonctionnent soit à la vapeur soit à l'air comprimé, le mécanisme transmet un mouvement vertical à un outil qui frappe sur la roche pour enlever quelques millimètres et finir par former l'enjarrot. Les premières trancheuses pouvaient trouser sur une profondeur de 2 à 3 mètres mais dès 1890 elles descendent à 12 mètres.



Préparation d'une garde de 600 tonnes.



Explosion d'une garde

Dans les années 1950, l'extraction de la pierre s'est faite à l'explosif à l'aide de cordons détonants. Cette technique a perduré jusqu'à la fin des années 1980. On ne tient plus compte alors ni des lits ni des routes mais on délimite une partie à tomber appelée « garde ». Au pied de la garde, pour que celle-ci puisse se renverser correctement, on enlève la « patte » comme les bûcherons enlèvent une écaille de bois au bas de leurs arbres à abattre. Pour ce faire, on troue la base en biais et on procède au cordon détonant. La garde sur cette photo de 1988 fait 10 m de large sur 8 m de haut et 3 m d'épaisseur, soit 240 mètres cubes et donc près de 600 tonnes.

À l'arrière de la garde, on creuse sur toute sa hauteur une ligne de trous distants de 20 à 30 cm suivant le cubage à traiter. Ces trous sont faits par une perceuse qu'anime l'électricité ou l'air comprimé. Cette perceuse est montée sur un bâti réglable qui assure la verticalité. Plusieurs barres que l'on aboute permettent de creuser jusqu'à une profondeur de 12 m.

Pour découper la largeur de la garde, on utilise une haveuse portée par un bâti. La haveuse travaille en position horizontale ou verticale. C'est une chaîne sur un guide. Dans chaque perforation on introduit un cordon détonant de puissance appropriée, muni de son détonateur. Tous les cordons sont épiés en série puis on raccorde un fil conducteur déroulé sur au moins 20 m de manière à laisser aux carriers le temps de s'abriter. Reste à allumer le bout de la mèche. Pour des raisons de sécurité, on a fini par utiliser une magnéto. Dès l'explosion, la garde tombe. Les cordons détonants servent souvent aussi à fractionner les gros blocs au sol, suivant le même principe.

Mais restons sur le front de taille pour parler du découpage par fils, qui a commencé à la fin des années 1980. Avant de pouvoir découper au fil, on doit entamer le front de taille, souvent au milieu de sa longueur, par la méthode classique de l'explosif. La première garde étant ôtée, on dispose de l'espace nécessaire pour perforer avec des mèches la roche horizontalement au sol dans la largeur et dans la profondeur de la garde, puis verticalement. Chacun des trous horizontaux doit rejoindre le trou vertical. Avant une découpe, on relie trou vertical et trou horizontal en y passant une corde à laquelle on attachera le fil découpeur, que l'on raccordera par sertissage à la machine qui le fera tourner. Le fil entoure la garde, haut, arrière et bas. La machine peut alors actionner le fil dans une rotation continue qui découpe le bloc. La machine recule sur ses rails pour maintenir le fil en tension. On procède de même pour trancher l'autre face intérieure de la garde. Reste alors à



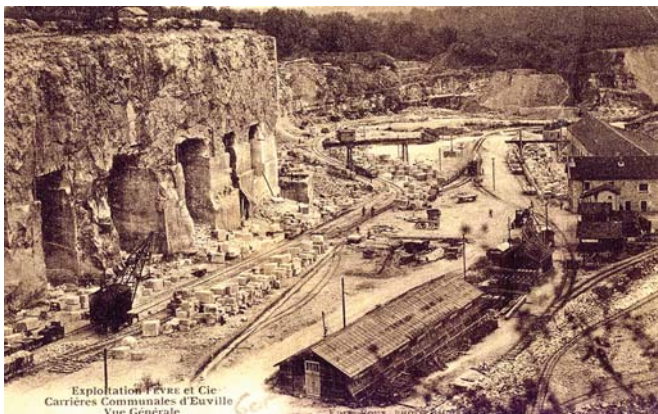
Le front de taille pour des découpes par fil, l'entamure se fait à l'explosif.

détacher cette garde. On glisse un coussin (vessie plate en caoutchouc de 1 m sur 1 m) en haut de la découpe, entre la garde et la paroi fixe. Un peu d'air comprimé dans le coussin écarte le haut de la garde, on peut alors introduire des coussins plus gros (2 m sur 2), retenus par une corde, que l'on gonfle par petites doses pour faire basculer la garde. Ce procédé permet aujourd'hui l'extraction avec une équipe de seulement trois ou quatre carriers.



Tombée d'une garde découpée au fil.

second, tout en longueur, était l'atelier de taille. Dans son prolongement un hangar en structure métallique a été érigé pour l'expédition mais j'y ai vu des sculpteurs indépendants à l'œuvre, à l'écart des tailleurs Fèvre. Sur la vue de 1988, on voit, par rapport à la vue précédente, de nouvelles constructions pour recevoir des scies à cadre et à côté une marbrerie.



La Grande Carrière Fèvre dans les années 1920.



Les ateliers de taille Fèvre en 1988.

DANS UN ATELIER DE TAILLE EN 1988

Vers 1920, Fèvre abandonne ses installations de La Villette pour les reconstruire dans la « Grande Carrière », près de vieux baraquements qui seront cependant utilisés jusque dans les années 1960. Les nouvelles installations comportaient deux bâtiments en T. Le plus petit abritait notamment les bureaux, le

L'ensemble de ces ateliers et bureaux est resté en activité jusqu'en 1991, date à laquelle ils ont été transférés à Lérrouville dans des ateliers neufs équipés de machines modernes et des bureaux plus adaptés, avec salle d'exposition. Cet atelier de Lérrouville sera d'ailleurs fermé lui-même en 2009, pour des raisons de gestion interne de l'entreprise, marquant pratiquement ainsi la fin de l'épopée de la pierre d'Euville.

Mais revenons à notre photo. Au centre, parmi les nombreux blocs entreposés, se trouvent plusieurs scies et deux portiques, l'un alimentant les scies et chargeant les camions, l'autre distribuant l'atelier de taille. Les bâtiments de droite sont la marbrerie et l'abri des scies à cadre. Le chemin qui serpente dans le cavalier mène au dépôt qui reçoit les déchets de scierie et de taille.

Le sciage se faisait par des scies à chaînes de grande capacité pour équarrir les blocs, des scies mono-lames pour les découpes de faible épaisseur. Les deux scies à cadre provenaient d'une carrière de l'Yonne, elles sont encore présentes aujourd'hui et classées Monuments Historiques.



Une vieille scie à cadres encore dans sa position de travail.

Dans la marbrerie, des machines débitaient les pierres pour en faire des moellons éclatés, très à la mode à cette époque, venant le plus souvent en parement de murs et façades.

Entrons dans le plus petit des deux bâtiments : à gauche le bureau du Directeur de la Carrière et de la secrétaire, à droite celui du comptable, plus loin le bureau de l'appariteur et des commerciaux. Une autre porte ouvrait sur une vaste salle équipée en marbrerie (petite scie circulaire, polisseuse), à l'étage était la salle des épures où l'appariteur fabriquait les gabarits des pierres à tailler. De là on accédait au grand bâtiment de taille qui était à cet endroit équipé de deux grandes scies circulaires diamantées. A partir de là, un pont roulant distribuait les blocs dans tout l'atelier où se succédaient les tailleurs de pierre, chacun avec son bloc pour travailler à hauteur et sa caisse à outils personnelle. Au milieu de cette halle était l'atelier de tournage, sous le pont roulant. En annexe était la forge, atelier clé

dans des carrières. La forge était autrefois une activité stratégique pour fabriquer et entretenir à la fois les outils des carriers et les installations de la carrière : wagonnets, locomotives, portiques, ponts roulants, grues, voies ferrées, mèches de forage etc.

A l'extérieur de ce bâtiment tout au long au-dessus des portes d'accès, courait un fil découpeur qui tournait toute la journée, porté par des plots en porcelaine blanche fixés en façade, il permettait aux tailleurs de découper les pierres.

L'atelier d'Euville a toujours travaillé des pierres provenant d'autres carrières exploitées aussi par Fèvre. Je me souviens, dans les années 1950, avoir recueilli dans ces ateliers des échantillons dont quelques noms me reviennent : Reffroy, Rouvrois, Savonnaire, Brauvilliers, Senonville, Bernais, Bernais liais, Bernais lié veiné, Comblanchien (Côte d'Or) et bien d'autres maintenant oubliés.

Tous les savoir-faire qui s'exprimaient dans les carrières et tous les métiers correspondants ont aujourd'hui disparu, si l'on excepte une équipe de trois carriers. La dernière génération de tailleurs qui œuvrait à Lérouvillie pourrait cependant encore témoigner de ce noble métier, mais pour combien de temps cette mémoire vive perdurera-t-elle ?

AUJOURD'HUI L'EXPLOITATION ROCAMAT



La carrière ROCAMAT : 90 ans d'exploitation.

La société Rocamat avait acquis, en 1976, les sites et carrières de la société Civet et de la société Fèvre, devenue Dervillé-Fèvre.

L'extraction par galeries souterraines a dû commencer à la fin des années 1910 ; elle s'est poursuivie dans les galeries 6 et 7 au moins jusqu'en 1957 car,

sur les parois de ces galeries, on peut relever des dates inscrites par les carriers : 1952, 1954, 1955, et novembre 1957. Mais il est probable que la carrière à ciel ouvert a débuté conjointement dans les années 1920, dans le prolongement des plus petites galeries côté Vignot.

La carrière Rocamat a pratiquement atteint maintenant la fin du gisement et nécessiterait aujourd'hui un découvert important afin de poursuivre l'exploitation. Le dernier découvert a été réalisé il y a déjà une vingtaine d'années. La hauteur des couches à enlever suppose un investissement très lourd. L'arrachement des matériaux se fait à l'explosif. Reprise par une pelleteuse de grande capacité, la caillasse est chargée dans des bennes de chantier. On procède par étages successifs. Les déblais sont entreposés dans les parties déjà exploitées de la carrière.

Entre le front de taille et l'entrepôt des déchets, une carrière présente un paysage en perpétuel mouvement : entre deux visites, même rapprochées, les paysages ont changé. Le découvert étant réalisé, vient l'exploitation du front de taille, qui se fait au fil découpeur, comme nous l'avons vu plus haut. Une fois au sol, les gardes sont débitées avec une haveuse sur chargeur. La chaîne est munie de pastilles de tungstène. La découpe des blocs se fait à même la carrière. La sciure de pierre donne une idée des déchets produits dans une carrière. Pour un mètre cube vendu, on doit extraire plus de deux mètres cubes de pierre.

Aujourd'hui, dans l'attente d'un nouveau découvert, Rocamat exploite la partie du banc placée sous le lit de fond traditionnel. Le lit de fond est le lit en-dessous duquel les maîtres carriers n'exploitaient jamais, jugeant la pierre non conforme. Le bloc est découpé latéralement par la haveuse sur rail et le chargeur n'a plus qu'à le décoller du lit.

Aujourd'hui la carrière ne travaille plus en continu : les carriers extraient pendant quelques semaines afin de constituer un stock important de blocs que l'on répartit sur l'ensemble du site pour une présentation aisée aux clients. Les semi-remorques emmènent ces blocs soit vers l'atelier de taille Rocamat de Saint-Maximin dans l'Oise, soit vers les acheteurs directs. Partis extraire dans d'autres carrières de la société, les carriers reviennent à Euville quand le stock est presque épuisé.



Sciage au sol d'une garde avec la haveuse sur chargeur.



La haveuse sur rail découpe les blocs sous le lit de fond.

VISITE GUIDÉE DANS LES PAYSAGES ACTUELS

Vieille de plus d'un millénaire sur une partie de la forêt et dans une moindre mesure sur une partie cultivée du territoire, l'exploitation des carrières a profondément pétri les paysages. D'immenses cavaliers, encore nus il y a 100 ans, se sont végétalisés, de même pour le fond des carrières abandonnées. La colonisation se fait d'abord par les bouleaux, les saules et les pins noirs, les graines étant apportées par les oiseaux et le vent. Viennent ensuite les hêtres, qui finissent par former un étage supérieur et pratiquement reconstituer une forêt quoique clairsemée. Sur le sol s'est mise en place une végétation très riche et variée.



La cité ouvrière disparue de Civet.



Éboulis sur le parement dans la carrière de la Tranchée.



Carrière de la Sablière, aspect convexe de la lentille, et lit de fond.



Gentiane cillée.

Reliefs et végétation, chemins en creux, restes de fronts de taille, parements vertigineux, ruines de l'époque industrielle, hameau disparu mais aussi nouvelles habitations, constituent le site des Carrières d'Euville, riche et varié, lieu de découvertes exceptionnelles en toutes saisons.

Partis d'Euville, nous empruntons la route vers les carrières. D'abord nous laissons à notre gauche une ferme avicole et un magasin de tous équipements en cuir et sellerie. Peu après, dans une bâtisse des anciens ateliers Fèvre, restée dans son jus, se trouve une ferronnerie. Nous sommes à La Villette et longeons le grand mur, encore dans sa configuration de la fin du 19^e siècle, pour arriver à la cité ouvrière dont les logements ont été vendus aux occupants : carriers et tailleurs.

Nous croisons plusieurs maisons neuves, signe du renouveau du hameau des Carrières, qui compte aujourd'hui 70 habitants. Poursuivant notre route, nous longeons à notre gauche la voie de l'ancien tacot, puis nous découvrons à droite les captages de Gonfontaine, avec lavoir, pédiluve, bassin, station de pompage et un abri avec cheminée double pour les employés. Ici la route de droite accède à la Villasatel, bâtiment d'architecte qui était l'ancienne école construite en 1896, aujourd'hui transformée en gîte de groupe (le bâtiment est à mon sens complètement défiguré, sous couvert de modernisme, par une architecture inadaptée).

La route de gauche débouche sur l'ancien hameau avec la maison de maître Civet et l'ancien café restaurant épicerie. Dans le prolongement de la maison Civet était la cité ouvrière, démolie dans les années 1980. Les familles qui y demeuraient, dont beaucoup étaient d'origine italienne, étaient parties habiter à Euville ou plus loin, au gré de leurs nouveaux emplois.

Nous nous dirigeons à gauche pour découvrir les anciennes installations Civet, aujourd'hui en ruines : ruines de la salle d'épures et de l'atelier de taille, qui témoignent de la période industrielle de la compagnie, ruines des bureaux. Plus loin, nous sommes dans la carrière de la Tranchée, avec son enjarrot, ses empilements de blocs, son parement qui s'effrite sous l'effet du gel et de l'eau et forme une accumulation de roches friables appelées « assiettes » en raison de leur délitement par petites plaques. Ici on trouve les étoiles de Sion, façon Euville. De là, nous cheminons entre deux cavaliers pour rejoindre la carrière de la Sablière.



Tiens, une épipactis rouge, reine des milieux arides. Il est vrai que je pourrais vous faire découvrir une quinzaine d'espèces d'orchidées au cours d'une marche de deux heures dans ce site des Carrières. Voici la bicolor, une variation de l'ophrys abeille, aussi discrète que rare. Tiens, un tapis de pyroles à feuilles rondes. Oh ! une pyrole à une fleur émerge des roches, elle se laisse admirer, étonnée de n'être répertoriée qu'à un seul autre endroit en Lorraine. Plus tard en saison, ce sont

de nombreuses gentianes cillées qui, arborant ce bleu-violet unique, vous regarderont passer tout en implorant un regard.

La dernière carrière exploitée par Civet était la carrière de la Sablière. Elle est un lieu de prédilection pour les géologues. Le découvert est constitué de sable jaune plus ou moins aggloméré puis de sédiments riches en fossiles. On voit très bien la disposition convexe de la lentille, tant dans la progression du front de taille que dans le lit de fond.

À cet endroit commence un domaine arboré et boisé aménagé au 19^e siècle par Civet, avec une belle bâtisse appelée assez pompeusement « le château ». La propriété, aménagée à l'emplacement d'une carrière peu profonde, est probablement une ancienne maison de chasse réservée aux relations de la famille Civet. La maison est aujourd'hui en cours de rénovation pour devenir une résidence principale privée.

Un peu plus loin, en forêt de Vignot, se trouvent plusieurs anciennes carrières dites de Willery mais dénommées aussi carrières des Belges car exploitées pour le compte de ressortissants belges. La Willery-Haut a deux carrières dont une présentant un ban de seulement quelques mètres d'épaisseur. On peut y découvrir les restes du petit front de taille, très caractéristique. La dernière exploitation par les belges était Willery-Bas, qui se termine par un petit tunnel creusé sous le chemin qui sépare Euville de Vignot, et qui aboutit à la Grande Carrière Fèvre.

Mais revenons vers cette Grande Carrière avec ses seize galeries et ses bâtiments récemment rénovés. L'entrée d'une galerie a été consolidée par du béton à l'image des blockhaus. Durant l'occupation, les



Ancienne usine allemande.

Nous allons découvrir ces monuments en respectant la chronologie de leur construction ou rénovation.

Depuis fort longtemps les pierres de taille utilisées à Toul proviennent de carrières pas très éloignées : carrières de Viterne, près de Vézelize, produisant un calcaire dur et non gélif datant du Bajocien moyen, cette pierre a été utilisée pour la basilique de Saint Nicolas de Port ; carrières de Balain, proches de Nancy, cette dénomination étant utilisée par les tailleurs qui ont restauré la cathédrale.

Après épuisement de ces carrières, Toul s'est reporté sur les pierres calcaires les plus proches, essentiellement Euville et Savonnière, qui s'associent très bien.

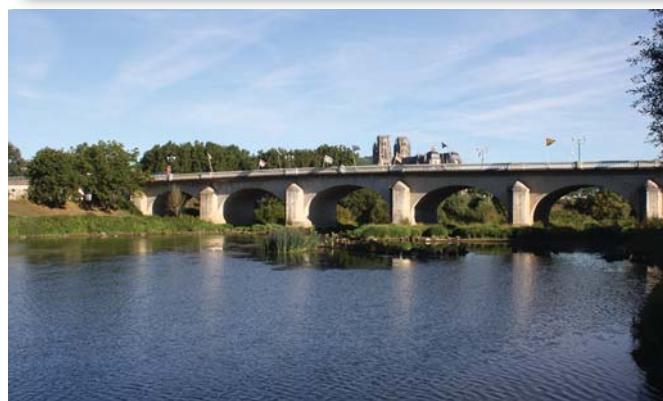
Commençons notre exploration par la cathédrale Saint-Etienne, édifiée entre les 13^e et 16^e siècles. On la dit construite en pierre de Viterne mais aussi en pierre de Balain. La pierre de Sorcy, celle-là même qu'employa Ligier Richier, a été très utilisée pour la statuaire, comme par exemple dans les autels latéraux (la famille de Sorcy a fourni plusieurs évêques à Toul, à même de bien connaître cette pierre). Aujourd'hui de nombreuses dalles au sol sont en Euville mais on pourrait penser qu'il



**La Sortie des Eaux
dans les remparts Vauban.**



Soubassement du cloître de la cathédrale.



**Le nouveau pont de
Dommartin sur la Moselle.**

s'agit de remplacements au fur et à mesure de l'usure du temps. Sauf que dans le cloître de la cathédrale, à la fin du 13^e siècle, Pierre Perrat, architecte de la cathédrale de Metz, utilise l'Euville, sans doute en connaissance de cause, en soubassement des murs sous les arcades et sur plusieurs appareillages. Les pierres d'Euville appartiennent encore à cette époque aux seigneurs de Commercy.

La collégiale Saint Gengoult, également construite entre les 13^e et 16^e siècles, et également en pierre de Viterne, surplombe les toits de la vieille ville. On y trouve de l'Euville seulement en dallage au sol. A l'extérieur de la collégiale, des aménagements récents près des portes d'entrée ont utilisé de l'Euville en dallage et pavage. C'est le cas du parvis, devant l'ancienne bijouterie Steinbach. Le cloître Saint Gengoult est construit entre 1510 et 1530, de style gothique flamboyant pour les arcades et voûtes, de style renaissance pour les extérieurs. Le sol de la galerie est en Euville.

On poursuit notre périple avec le pont sur la Moselle, à Dommartin-lès-Toul, dont la première construction a débuté un peu après 1600, tout en pierre d'Euville. Le pont actuel a été reconstruit en 1901, toujours en Euville fournie par la Cie Civet.

Viennent ensuite les remparts. L'enceinte romaine fut détruite et reconstruite par Vauban au tout début du 18^e siècle. La construction ainsi que les remaniements du 19^e utilisent la pierre d'Euville en abondance. Les dates de ces remaniements sont gravées dans la pierre : par exemple 1826, 1842. Approchons nous de la Porte de France, du passage de l'Ingressin, boulevard Aristide Briand, de la Porte de Moselle, de la Médiathèque, toujours en Euville. À présent vous avez bien en tête cette belle pierre que vous croisez tous les jours.

Dans les années 1840 et un peu plus, le Canal de la Marne-au-Rhin et la ligne de chemin de fer Paris-Strasbourg ont largement utilisé l'Euville pour tous leurs ouvrages d'art, y compris les tunnels. Dans la gare, seuls les soubassements jusqu'aux appuis de fenêtres et le premier bandeau sont en Euville, le reste en Savonnière.

Le système défensif mis en œuvre par Séré de Rivières après la guerre de 1870 comprend, outre un grand nombre de batteries, une douzaine de forts autour de Toul. Le fort de Villey-le-Sec est un des plus grands de France, le fort d'Écrouves est également très connu. La pierre d'Euville y est largement utilisée.

La caserne du 516^e régiment du Train se situe à Écrouves-Justice. Les trois premiers bâtiments du quartier Fabvier datent de 1903. Pour le bâtiment principal, les soubassements jusqu'aux appuis de fenêtres, chaînages d'angles, encadrements et bandeaux sont en Euville, la dernière corniche et le fronton sont en Savonnière.

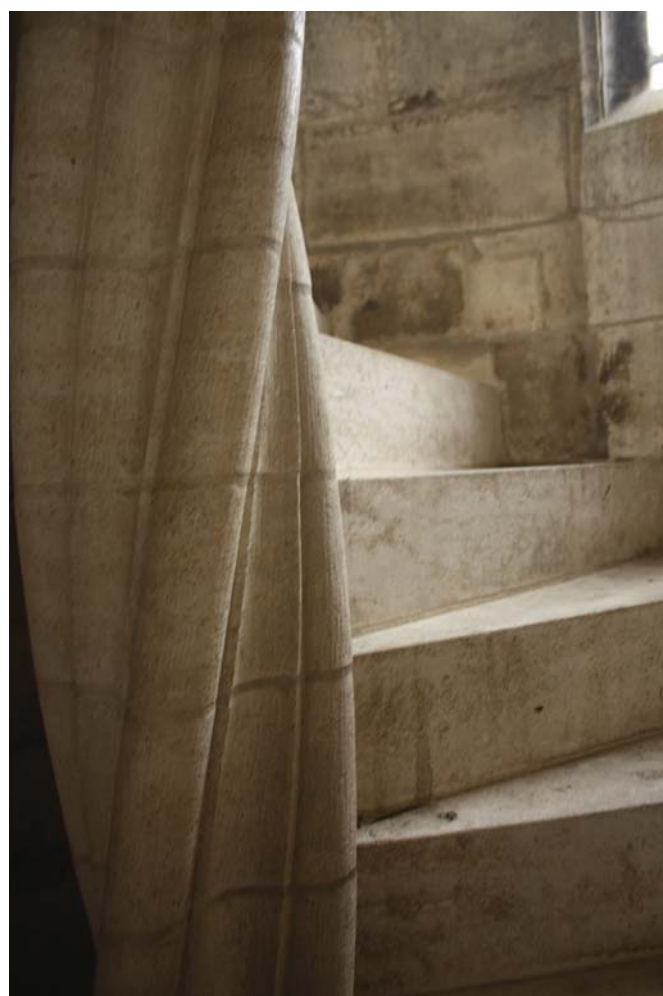
Plus récemment, le magnifique monument commémoratif de 1870 et monument aux morts avenue Colonel Grandval a été édifié dans la plus belle pierre d'Euville, marbrier et statuaire, au grain fin et régulier.

Le palais épiscopal, construit au 18^e siècle, fut détruit par un incendie en 1939 et reconstruit seulement en 1970. Les grands escaliers qui mènent à la mairie sont dans une belle Euville. À l'intérieur de la mairie, finement patinés, le bel escalier sans contremarches, ainsi que les dallages des paliers et du hall du premier étage sont en Moulin-à-Vent, provenant de la dernière carrière exploitée à Lérouville.

Si l'on chemine dans les rues de la ville, on trouve très souvent des bâtisses avec les soubassements en Euville, comme l'ancienne gendarmerie nationale rue Michâtel. La mode depuis quelques décennies était aussi à l'utilisation du placage en pierre autour des portes ou des vitrines.



La rosace.



**Escalier de la tour Sud,
marches et limon tournant.**



**Dominique Bortoluzzi,
le maître-tailleur**

MAIS REVENONS À LA CATHÉDRALE SAINT ETIENNE, qui mériterait un développement plus approfondi. En juin 1940 un bombardement et l'incendie qu'il a provoqué ont détruit la totalité de la charpente et le haut de la tour sud, celle de droite quand on regarde la façade. La charpente n'a été refaite qu'à partir de 1980. Par contre, la restauration de la tour s'est déroulée de 1948 à 1973, par l'entreprise meusienne Hory, sous la maîtrise d'œuvre des Monuments Historiques. Ces restaurations ont utilisé 3000 m³ de pierre.

Les sculptures étaient taillées sur le parvis de la cathédrale avant d'être hissées à leur emplacement au moyen de treuils fixés sur les échafaudages, puis posées par les équipes de maçons. C'est le cas de la rosace, dont



**François Dal'Zuffo
devant une de ses gargouilles.**

les pièces venaient s'insérer dans un gabarit spécial en zinc, posé sur le sol.

Le maître sculpteur Dominique Bortoluzzi a dirigé les travaux de restauration pendant 25 années, comme en témoignait son fils Yves en 2012, je le cite : « Mon père a œuvré en toute modestie et professionnalisme pendant 25 ans à la tête de l'équipe de compagnons tailleurs de pierre, maçons, appareilleurs, qui ont sous la direction des Monuments Historiques et de l'entreprise Hory, relevé de ses ruines la tour sud, la rosace, toute la partie comprise entre les deux tours côté droit, remanié les trois premières travées de la voûte au-dessus des orgues, dont il a également sculpté la tribune et sa balustrade. Il a aussi restauré et mis en place dans le transept sud le magnifique retable qui croupissait dans la chapelle adjacente ».

Bon nombre des tailleurs de pierre étaient d'Euville et y demeuraient. Je me souviens de les voir partir tous les matins à vélo jusqu'à la gare de Commercy, et rentrer tous les soirs. Certains de ces hommes ont travaillé à la cathédrale pendant 10 ou 15 ans.

Parmi eux jusqu'en 1954 était mon oncle, François Dal'Zuffo, à qui l'on doit par exemple les gargouilles de la façade. Mais aussi Pierre Dewaël à qui l'on doit notamment le limon tournant des escaliers de la tour sud. Cet escalier comporte 180 marches en pierre de Moulin-à-Vent, carrière citée plus haut, le limon étant en Euville. La taille d'une marche pouvait demander 2 ou 3 journées de travail à deux tailleurs. On pourrait citer aussi Roger et Christian Theureaux, Joseph Licini, Camille Mathius, Roland Henry et bien d'autres encore.

René MAILLARD, Euville, 2015